

Roman graphique

Sulfureuse, Anaïs Nin séduit entre désirs et mensonges

Au crayon à mine, Léonie Bischoff réinvente la pionnière de la littérature érotique.

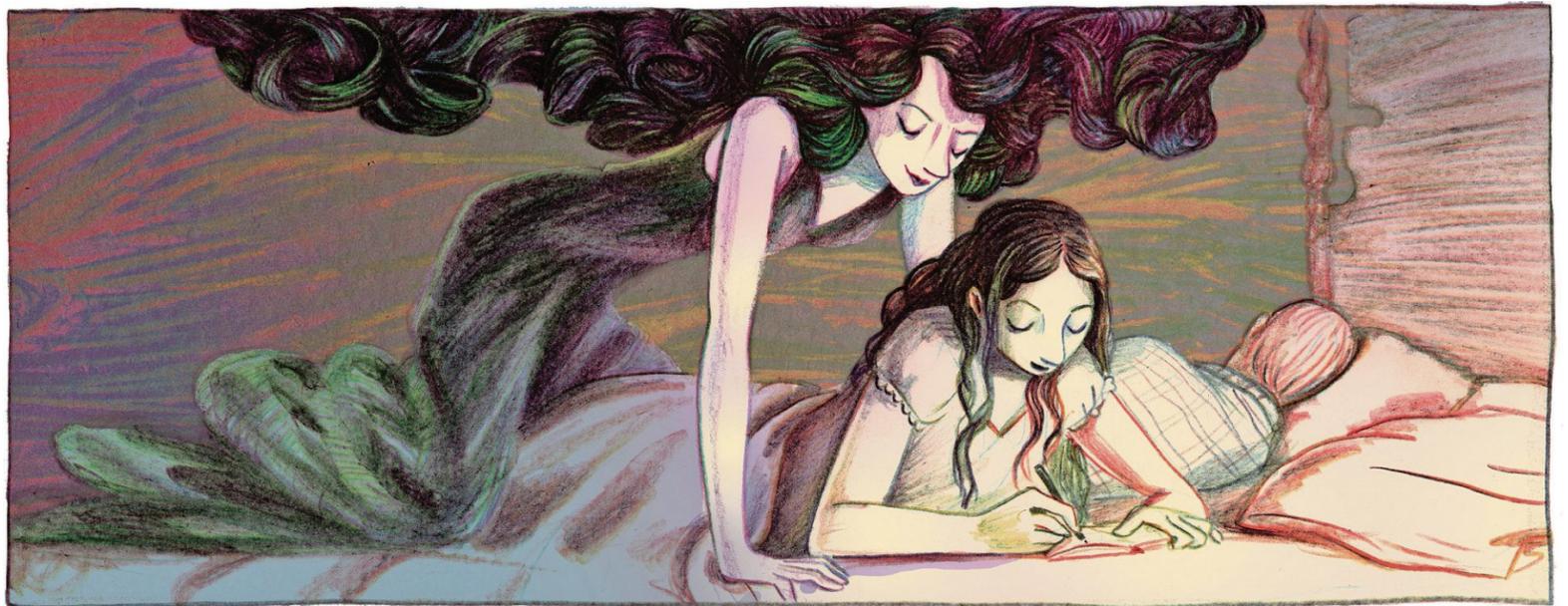
Philippe Muri

Il lui aura fallu huit ans de réflexion, pas mal de doutes et de tentatives graphiques diverses pour mener à bien son projet le plus ambitieux à ce jour. Le plus réussi aussi. Avec «Anaïs Nin. Sur la mer des mensonges», Léonie Bischoff signe un des plus beaux livres du moment. Après avoir adapté avec le scénariste Olivier Bocquet trois romans de Camilla Läckberg en bande dessinée, la Genevoise établie de longue date à Bruxelles s'est lancée en solo dans un roman graphique consacré à la pionnière de la littérature érotique. En près de 200 pages réalisées au crayon à mine multicolore, elle dépeint la personnalité et suit l'éclat artistique de l'écrivaine américaine durant la première partie de sa carrière. Puisant dans la sensualité des écrits de son modèle, la dessinatrice met notamment en images la relation fusionnelle de Nin avec l'écrivain Henry Miller, ses amours multiples, sans passer sous silence des moments plus sombres. Un album essentiel, nommé à juste titre pour le Prix Töpffer Genève 2020 décerné début décembre à la HEAD.

Anaïs Nin, c'est une vieille connaissance?

Léonie Bischoff: Je devais avoir une quinzaine d'années quand je l'ai découverte. J'ai toujours adoré lire. À l'époque, à Genève, je faisais pas mal de baby-sitting. Une fois les enfants couchés, j'aimais explorer les bibliothèques des gens chez qui je me trouvais. Je suis tombé sur «Venus Erotica», ça m'a intrigué. Plus tard, j'ai découvert différents volumes de ses «Journaux» au marché aux puces. Ceux-ci concernaient la période dont je parle dans l'album, les années 1928 à 1934, à mon avis les plus faciles pour rentrer dans son œuvre. Depuis, Anaïs Nin ne m'a plus quittée.

Qu'est-ce qui vous a fasciné



Léonie Bischoff montre la dualité d'Anaïs Nin. Le crayon à mine multicolore apporte une vibration inédite au trait. Ed. Casterman

dans sa personnalité?

Elle reste très ambiguë sur tout. On peut désapprouver certains de ses choix et en admirer d'autres. J'aime bien cette ambivalence. Mais je crois que ce qui m'a le plus attirée au début, c'est que je me reconnaissais un peu en elle en tant qu'apprentie auteure de BD. Anaïs Nin évoque volontiers sa lutte pour trouver sa voix en tant qu'écrivaine. Un miroir à mes propres questionnements.

Vous êtes-vous retrouvée dans sa difficulté à sublimer la matière brute?

Oui, à la différence qu'Anaïs Nin a toujours eu la certitude qu'elle avait quelque chose à dire, qui méritait d'être entendu. Quand j'ai commencé la BD, j'éprouvais passablement de peine à trouver des sujets qui me touchent personnellement tout en possédant une portée plus universelle. Comme je n'ai jamais ressenti l'envie de m'exprimer à travers l'autofiction, j'ai pu

à travers elle explorer des combats qui ont été les miens, ou qui le sont encore.

C'était intimidant de s'attaquer à un tel monument?

Complètement. J'ai commencé à penser à cet ouvrage en parallèle des adaptations que je réalisais avec les polars de Camilla Läckberg. À chaque fois je ne me sentais pas prête. Je ressentais une peur profonde de gâcher cette matière première. Je suis vraiment fan des écrits d'Anaïs Nin, ce qui n'est pas le cas avec les romans de Camilla Läckberg. Chez l'écrivaine suédoise, l'écriture en elle-même compte moins que l'histoire. Tandis qu'Anaïs Nin a par moments des formulations parfaites. J'ai repris certaines de ses citations telles quelles ou quasi telles quelles. J'en ai reformulé d'autres légèrement, pour des questions de place.

On réduit souvent Anaïs Nin à sa prose érotique. Sans

éluder cet aspect, vous rejouez une représentation symbolique qui fait partie de son œuvre?

Ce sont des petites touches dans ses écrits. Comme j'ai une imagination très visuelle, cela m'évoque des images quand je les lis. J'aime ce côté onirique et allégorique. Cet aspect sensuel fait partie des raisons qui m'ont motivée. Par rapport aux scènes de sexe, je voulais transmettre quelque chose de l'ordre du ressenti davantage que de montrer le corps d'Anaïs Nin. Il ne s'agit pas de sexe à but d'excitation, comme dans la BD érotique traditionnelle.

Anaïs Nin revendique son droit au mensonge. Pour vivre plusieurs vies à la fois?

Les deux à la fois. Elle sent qu'elle a besoin d'explorer amoureuxment, d'entretenir des relations avec des personnes différentes parce qu'à travers chacune d'entre elles, elle peut faire émerger d'autres facettes d'elle-même, ex-

plorer d'autres horizons. Elle était polyamoureuse avant l'heure. En même temps, elle a très peur de blesser ou de perdre les gens qu'elle aime. Elle dissimule un gros traumatisme d'enfance, une peur terrible de l'abandon causée par le départ de son père du domicile familial.

Un père peu reluisant. Vous montrez un épisode d'inceste subi enfant et prolongé de manière consentie à l'âge adulte. Une scène difficile à évoquer?

Ça a été la plus dure. Dans ses journaux c'est un passage très explicite, très graphique. Anaïs Nin parle avec force détails du sexe de son père. Un peu dur à lire, mais en même temps cela fait tellement partie de son personnage que je ne voulais pas l'éliminer. Pour moi, il s'agit d'une des clés pour comprendre pourquoi elle ressentait une telle faille, un tel besoin de séduire.

Vous utilisez un crayon à mine multicolore, pour apporter une vibration inédite au trait?

Au départ, j'ai effectué différents essais, notamment au fusain. Je cherchais dans les illustrateurs des années 1920-1930 des sources d'inspiration. Mais je ne trouvais rien de satisfaisant. Mon amoureux m'a suggéré de tester ce crayon dont je me sers dans mes carnets de croquis et en dédicaces. J'ai pu jouer avec les nuances qu'apportait la mine multicolore. Le dessin s'en trouve plus épuré, plus léger. Du coup, on porte peut-être plus d'attention aux regards ou aux gestes.



«Anaïs Nin» Léonie Bischoff Ed. Casterman, 192 p. et Galerie Papiers Gras, Genève, dès le 29 oct.

Un jeûne nourrissant pour Brigitte Rosset

Humour

La comédienne raconte sa semaine de diète dans «Ma cuisine intérieure», son cinquième seule en scène. Succulent.

À force d'entendre Brigitte Rosset parler de chips au paprika, de carottes aussi goûtées que des truffes d'Alba et d'anchoïade, l'estomac gargouille. Pourtant, c'est bien de jeûne dont il est question dans «Ma cuisine intérieure», festin farci d'humour servi jusqu'à vendredi sur le plateau du TBB, à Yverdon, puis en tournée romande. Dans ce cinquième seule en scène, la comédienne raconte sa semaine de diète au fin fond d'un village des Alpes-de-Haute-Provence, dans un centre tenu par Éric, naturopathe aux yeux écarquillés, et Isabelle, très fière de ses bocaux de tisanes dépuratives. Sans oublier Macaron, leur chien friand de poules.

Brigitte Rosset a trouvé chez ses six camarades du «stage jeûne



Le spectacle marque les 30 ans de carrière de Brigitte Rosset.

LAURA GILLI

et vitalité» le ferment d'une préparation succulente, bien épicée, garnie de personnages hauts en couleurs. «Un très joli groupe, relève Éric, rappelant l'adage: «Écoute et bienveillance.» Il y a Edwige, employée RH au bout du rouleau; Ludovic, veuf en panne d'élocution; Franck, avachi, grande gueule, affirmant sa posture de mâle, venu avec sa femme, la fluette Momo («Monique!» corrige-t-elle); et Élo, prof de Pilates habituée des «voyages intérieurs» (mais très démonstrative à l'exté-

rieur). Au tour de Brigitte: «Je ne pouvais pas leur dire que je faisais des spectacles d'humour, ils se seraient sentis observés!»

Observés, oui, caricaturés, aussi, mais pas moqués. Là où certains humoristes rabaisent pour susciter le rire, Brigitte Rosset dépeint ses personnages avec une profonde humanité. Elle dissèque les petits travers de chacun avec une infinie tendresse. Pour elle, ils sont des amis imaginaires, des fantômes qui l'habitent avec bienveillance. «T'existes pas, mais tu fais

partie de moi», souffle-t-elle à Jean-Pierre, Genevois au bagout légendaire, qui ne comprend pas pourquoi il ne fait pas partie de la pièce. «Mais enfin, Bribou, arrête, je suis dans tous tes spectacles!» L'émotion affleure aussi quand elle convoque sa mère - habituée malgré elle de la galerie de portraits de sa fille -, décédée en début d'année. Virtuose, la comédienne joue avec les codes du théâtre avec une habileté saisissante.

Aussi appétissante que touchante, cette «Cuisine intérieure» est un délice de finesse. Sans se priver pour autant de quelques incartades un peu grasses - mais relevées. Allez, un exemple: comment définir l'hydrothérapie du côlon? C'est comme un plat à gratin qui a servi et qu'on laisse tremper dans l'eau tempérée. Jusqu'à ce que tout se décolle. Oui, «le jeûne, ça décolle!» **Natacha Rossel**

Yverdon, Théâtre Benno Besson Ve 9 oct. (20 h), puis tournée romande www.brigitterosset.ch

La poétesse Louise Glück reçoit le Nobel

Littérature

Après Olga Tokarczuk et Peter Handke, l'Académie suédoise salue une Américaine atypique.

La poétesse Louise Glück a été couronnée jeudi du prix Nobel de littérature. L'Américaine, 77 ans, croule déjà sous les honneurs, notamment le Pulitzer en 1993 pour «The Wild Iris» - l'un des rares textes traduits en français. D'une timidité légendaire, la lauréate ne s'est pas émue à cette annonce. «Personne ne peut dire ce qui arrive après la mort, quels que soient les rubans et les médailles qui auront été accrochés à mon corps.»

Cela n'a pas empêché Anders Olsson, président du comité, de la couvrir de louanges. De son premier récipiendaire, Rabindranath Tagore en 2013, à son barde le plus rock'n'roll, Bob Dylan en 2016, le Nobel de littérature choisit

les poètes. Une audace remarquable, vu le peu de popularité de cette discipline. Au-delà, l'Académie campe sur des profils conservateurs - 13% de lauréates seulement.

Louise Glück, dont les poèmes revendiquent une qualité féminine plus que féministe, cache son jeu, masquée sous les métaphores. La suivie qui pourra. Peu soucieuse de plaire, l'Américaine avance «comme un traqueur dans la forêt suit un parfum». Ses vers libres évoquent des jardins secrets où folâtraient les émotions vivaces telles des plantes indécises dans la lumière. Dans «Herbes folles», Louise Glück soupire, un peu bécheuse. «Je n'ai pas besoin de tes louanges pour survivre / J'étais là en premier, avant toi, avant même que tu aies planté le jardin. / Et je serai là, alors qu'il ne restera que le soleil, la lune, la mer et la grande prairie. Je serai la prairie.» C'est beau, tout simplement. Traquez-la, elle aussi... **C. LE**